



BRILL

Review: Revue des Périodiques

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 24, No. 1 (1925 - 1926), pp. 91-120

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526786>

Accessed: 19/02/2011 17:08

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

REVUE DES PÉRIODIQUES.

Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen, Jahrgang XXVI und XXVII. Erste Abteilung: Ostasiatische Studien. Berlin, 1924, in-8, 213 pages.

Pp. 1—60. F. E. A. KRAUSE, *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens.* — M. Kr., assez nouveau venu à l'orientalisme, est actif. J'ai parlé longuement de son *Ju-Tao-Fo* dans *T'oung Pao*, 1924, 54—62. En 1922, il a publié sous le titre de *Cingis Han* une traduction du premier chapitre du *Yuan che*. Il donne aujourd'hui un tableau d'ensemble de l'époque mongole. Malheureusement les lacunes et les erreurs y abondent. Dans l'indication des sources (pp. 4—5 et 46—49), on cherchera vainement Ĵuwainī ou Waṣṣāf du côté musulman, ou l'*Histoire secrète des Mongols* du côté chinois (dans son *Cingis Han*, M. Kr. avait du moins utilisé le début de cette dernière d'après la traduction de M. Blochet); je ne puis que renvoyer ici M. Kr. aux indications bibliographiques que j'ai données dans *J. A.*, 1920, I, 130—133. Les œuvres de Palladius, de Berezin, de M. Bartol'd sont ignorées, de même que le *Čingis-khan* publié en russe à Berlin par M. Vladimircov en 1922. Pétis de la Croix devient „Petits de la Croix” (de même dans *Cingis Han*, p. 43). Le livre médiocre de de Chavannes sur les *Conquêtes en Asie par les Mogols* etc., qui a eu six éditions de 1855 à 1876, est attribué, en 1922 comme ici, à „Ed. Chavannes”; il faut supposer que M. Kr. ne l'a jamais vu. Pour Plan Carpin, M. Kr. ne mentionne pas les

éditions de Pullé et de Malein, ni pour Guillaume de Rubrouck celle de Rockhill, ni pour le voyage du roi Hethum les traductions de Dulaurier, de Brosset, de Patkanov et de Bretschneider, ni pour Hethum l'historien la grande édition des *Hist. des Croisades, Hist. arméniens*, t. II, et le travail de M. Omont, ni pour le Marco Polo de Yule les éditions de 1875 et de 1903 et le supplément de 1920, ni pour *Cathay and the Way thither* la réédition de 1913—1916. Les travaux de M. A. C. Moule ne sont pas indiqués. Baldelli Boni devient une fois Baldelli tout court, une autre fois Baldello Boni. Il serait vain dans ces conditions de relever toutes les inexactitudes de l'exposé, où Čormaghan, hors de cause dès 1241, est censé opérer dans le Nord-Ouest de la Perse jusqu'an 1250 (p. 10), où Sartaq devient Sertag (p. 11 etc.), où il est encore dit que l'écriture ouigoure est dérivée de l'écriture syriaque (p. 17), où il est question d'une inscription jučen à Kiu-yong-kouan quand elle est en si-hia (p. 17), et où il est raconté (p. 19) qu'en 1284—1287 Toghon, fils de Khubilai, conquiert „Siam, Cambodja (Chang-ch'eng)”, alors que Toghon n'alla qu'au Tonkin et que le Tehan-tch'eng (il faudrait „Chan-ch'eng” dans l'orthographe de M. Kr.) est le Champa et non pas le Cambodge. A la p. 57 (et p. 25), „Pan Chao 班趙” est une erreur pour 班超 Pan Tch'ao, et p. 60 也里虎 Ye-li-hou est une mauvaise leçon ou une mauvaise lecture pour 也里虔 Ye-li-k'ien, Yarkend. De M. Kr. et des *Mitteilungen* on est fondé à attendre des travaux mieux informés.

Pp. 61—128. Erich Hauer, *Das San-tzë-king in dreisprachigem Texte mit einem chinesischem, mandschurischen und mongolischen Wörterverzeichnis samt einer deutschen Uebertragung*. — Je ne suis pas bien convaincu qu'il valût d'ajouter une nouvelle traduction du 三字經 *San tseu king* aux quelque vingt qui avaient déjà paru (cf. *Bibl. Sin.*², 1434—1438 et 3813). Mais M. H. s'est bien

acquitté de la tâche qu'il s'était assignée. Sa version du *San tseu king*, son édition des traductions mongole et mandchoue et son commentaire sont soignés et corrects. M. H. ne dit rien de la date des versions mongole et mandchoue. Turettini s'est servi d'une édition de 1832. M. Laufer (*Skizze der mongol. Literatur*, 233, et *Skizze der manjurischen Literatur*, 36), tout en signalant que Moellendorff parlait du *San tseu king* comme ayant été traduit en mandchou dès le XVII^e siècle, ajoutait que lui-même ne connaissait que l'édition en trois langues de 1795, avec commentaire; peut-être y a-t-il là une faute d'impression, car l'édition du 蒙滿合璧三字經註解 *Mong man ho pi san tseu king tchou kiai* qui se trouve à la bibliothèque du Collège de France est précédée d'une préface de 1735. M. H. a joint à son travail un lexique des mots chinois qui se justifie parce qu'il destine sa traduction aux débutants. Les lexiques des mots mongols et mandchous ont une portée scientifique plus réelle. Une fois de plus je regrette que, parlant du *Chou king* (pp. 110—111), M. H. ne dise pas mot de la distinction entre les chapitres authentiques (*kin-wen*) et les chapitres apocryphes (*kou-wen*). La date de 604 av. J.-C. pour la naissance de Lao-tseu (p. 114) ne vaut pas d'être retenue. Il y a contradiction entre les dates données pour la fin des Han antérieurs et le début des Han postérieurs aux notes 215, 218, 222 (p. 118). Le nom de „Toba” (p. 119), bien que souvent employé, est sans valeur; il faut garder T'o-pa, dont la prononciation ancienne ne ramène pas à *Toba, mais à *T'āk-b'ūāt. La note sur 禪 *chan*, „abdiquer”, qui explique ce sens par le sacrifice *chan* (p. 120) ne me paraît heureuse ni au point de vue sémantique, ni au point de vue chronologique (Chavannes ne croyait pas que les sacrifices *fong* et *chan* eussent été célébrés avant la fin du II^e siècle avant notre ère; la question mériterait cependant d'être reprise). A la p. 122, ce n'est pas dans la section 54 (謚法 *Che-fa*) du 周書

Tcheou chou que se trouvent 168 noms posthumes, mais dans l'ouvrage *Che fa* de 蘇洵 Sou Siun (1009—1066), sur lequel cf. *Sseu k'ou ts'iuan chou...*, 82, 3—4; d'autre part, et malgré De Groot, *Universismus*, 207—208, le *Tcheou chou* n'a pas été trouvé dans la tombe de Ki ouverte en 281 (cf. ce qu'a déjà dit à ce sujet Chavannes, *Mém. hist.*, V, 457).

Pp. 129—162. Wilhelm SCHÜLER, *Die chinesische Verfassung vom 10. Oktober 1923*. — Texte et traduction de cette constitution mort-née après une interminable gestation.

Pp. 163—212. Clemens SCHARSCHMIDT, *Schriftreform in Japan. Ein Kulturproblem*. — Fort intéressant article, où l'auteur, après avoir rappelé les tentatives sporadiques faites depuis 1868 pour réformer et simplifier l'écriture japonaise, montre que l'opinion publique s'intéresse aujourd'hui au problème. De grands journaux, pour des raisons qui sont en partie d'ordre typographique, s'efforcent de ramener aux environs de 2000 le nombre des caractères chinois en usage; une commission officielle a été nommée, qui s'est prononcée dans le même sens. On sait les difficultés presque inextricables de l'orthographe japonaise, et le nombre des *furigana*, ou signes syllabiques, qui doivent être accolés aux caractères chinois pour que le public moyen sache comment prononcer. M. Sch. a raison, à mon sens, de penser qu'une réforme de cette orthographe ne peut, au Japon et dans les conditions où le problème se pose, qu'être prudente et progressive. Elle implique en même temps une question de langue et non plus seulement d'écriture, car il faudrait que les néologismes ne fussent plus frappés au moyen d'idéogrammes chinois que la prononciation sino-japonaise confond en d'innombrables homophones. Mais je suis convaincu que le temps travaille dans le sens d'un changement profond. M. Sch. dit que „l'écriture chinoise, aristocratique dans son essence, est un anachronisme dans un âge démocratique” (p. 164), et cette formule, si elle a l'incon-

vénient de paraître porter le problème sur la terrain politique, est juste à condition de la bien entendre. L'idéal serait évidemment d'arriver à un état de la langue japonaise écrite qui fût entièrement intelligible à l'oreille et pût par suite s'écrire phonétiquement, sans recours aux caractères chinois. Et pour une telle notation, la romanisation vaudrait assurément mieux que les *kana*. On n'en est pas là. Notons cependant les progrès faits par le style simple depuis quelques années, son emploi exclusif dans quelques grands journaux de Tôkyô comme le *Tôkyô-Nichi-Nichi-Shimbun* ou le *Hôchi-Shimbun*, et son adoption en 1921 par le professeur Hozumi dans une œuvre de droit. La romanisation se répand lentement; à propos des élections de 1921, une décision de justice a consacré le droit pour les électeurs d'écrire en caractères latins les noms de leurs candidats. Tout a été dit sur les principes; l'important est de voir comment se fera la conquête de l'opinion. J'ajouterai qu'un problème analogue s'est posé en Indochine et se pose en Chine. En Indochine, où les conditions rappelaient à certains égards la situation qui existe au Japon, la romanisation a aujourd'hui gain de cause pour l'annamite. En Chine on tâtonne encore, et il s'y agit, comme au Japon, d'arriver à écrire comme on parle, mais en parlant mieux qu'autrefois. — P. P.

Jahrbuch der asiatischen Kunst, publié par Georg BIERMANN avec la collaboration de MM. Ernst GROSSE, Fr. SARRE, William COHN, Heinr. GLUECK, 1^{er} vol., Berlin, Klinkhardt et Biermann, 1924, in-4, 2 ff. n. ch + 274 pages, ill.

Ce nouvel annuaire est très bien présenté, avec des planches excellentes; je m'arrêterai naturellement surtout aux articles intéressants l'Asie Centrale ou Orientale.

Pp. 1—18, Josef STRZYGOWSKI, *Die asiatische Kunst*. — Dans cet article, où il rompt à son ordinaire quelques lances contre les

historiens et les philologues, M. S. oppose une fois de plus la civilisation extérieure malfaisante („Zivilisation”) partie du Sud (partie vraisemblablement d’Afrique selon lui), qui est une œuvre d’autorité, et le développement interne progressif et fécond („Kultur”) qui caractérisait les peuples du Nord (Europe du Nord-Est et Asie septentrionale), mais que la „Zivilisation” a refoulé et parfois étouffé. La représentation servile des formes, sans but spirituel, est caractéristique du „Sud”; leur idéalisation et leur adaptation à des conceptions individuelles se plaisant aux formes géométriques et aux arabesques sont l’œuvre du „Nord”. L’Asie est partagée, vers la latitude de l’Himalaya, entre le Nord et le Sud; il y a en outre une grande diagonale Nord-Est Sud-Ouest; le Nord a souvent poussé vers le Sud, qu’il a influencé, mais au contact duquel il s’est aussi contaminé. L’Iran est le carrefour du Nord, du Sud et de la diagonale. Il y a dans tout cet exposé des idées justes et fécondes, et d’autres que je crois exagérées; de les discuter en détail exigerait un livre. A la p. 16, M. S. invoque et reproduit en partie (pl. 9 et 10) une série de bronzes que M. Wannieck aurait achetés personnellement des paysans dans la boucle des Ordos, et dont quelques uns ont été acquis pour la collection ethnologique de Vienne; l’ensemble devait être utilisé dans un livre (sous presse) de M. B. Brehm sur le *Nordisches Tierornament*, et dans une publication de M. B. Rudich sur la décoration iranienne. M. S. estime que certains des objets sont apparemment d’origine japonaise, et que la boucle qu’il reproduit fig. 14 est suspecte. Sans entrer dans de grands détails, je dois dire qu’il s’est produit au sujet de ces bronzes quelque malentendu. En particulier, la tête de bouquetin de la fig. 13 ne peut avoir été rapportée par M. Wannieck de la boucle des Ordos, vu qu’au moment de son voyage elle se trouvait déjà à Paris. Quoique les objets aient été importés de Chine et trouvés vraisemblablement dans la Chine du Nord, leurs provenance précise nous

demeure donc inconnue. M. S. rapproche la tête de bouquetin de la fig. 13 de l'animal en or de Kelermes qu'il a reproduit dans *Altai-Iran*, p. 140; je crois que la tête de bouquetin est de date plus basse, et j'incline à la placer dans la dernière époque des bronzes „sibériens” trouvés dans le Nord de la Chine. Quant à la boucle de la fig. 14, peut-être celle-là est-elle suspecte, mais alors elle reproduit un type qui est connu par plusieurs autres exemplaires (cf. en particulier celui reproduit par M. Vignier dans *Aréthuse*, 1925, fasc. 2, pl. XI, fig. 3).

Pp. 19—25, Friedrich SARRE, *Die ägyptischen Teppiche*. — Sur les anciens tapis dits „de Damas, qui sont spécifiquement égyptiens.

Pp. 26—30, Heinrich GLÜCK, *Türkische Brunnen in Konstantinopel*.

Pp. 31—41, Franz BABINGER, *Quellen zur osmanischen Künstlergeschichte* (très informé).

Pp. 42—52, Ernst KÜHNEL, *Datierte persische Fayencen*. — Les pièces vont de 1121 à 1722; parmi les faïences vernissées, la plus ancienne est de 1210.

Pp. 53—61, Josef STRZYGOWSKI, *Der „Silberkelch von Antiochia”*. — A propos de la publication luxueuse du fameux „calice d'Antioche” (trouvé en 1910) due à G. A. Eisen, *The great Chalice of Antioch*, New-York, 1923, 2 vol., édition de luxe à 300 \$. Eisen date cette pièce d'argenterie de 50—70 de notre ère. M. S. promet de revenir sur la question dans un livre qu'il prépare; pour le moment il ne se prononce ni pour ni contre la date de Eisen, mais semble incliner en sa faveur¹). Je serais bien surpris cependant que M. Eisen eût raison.

Pp. 62—66, Ernst DIEZ, *Fragmente eines älteren persischen Wirkteppiches*. — Ce tapis fragmentaire, tissé et non noué, a été acquis

1) M. Dussaud (*Syria*, 1924, 68) a déjà noté que M. S. s'exprimait d'une manière assez énigmatique dans son Avant-propos à la publication d'Eisen.

par M. D. à Téhéran en 1912; il offre cette particularité que des fils métalliques de cuivre entrent dans le tissage. La date en est incertaine (XIV^e—XVIII^e siècles?). M. D. développe à son sujet des considérations sur l'emploi des cinq couleurs des éléments chinois et des sept couleurs planétaires „babyloniennes” dans les tapis orientaux; il serait prématuré de leur accorder trop de poids. P. 64, il ne faut pas écrire „pek” le mot chinois pour „blanc”, mais „peh” (pour nous *po* ou *pai*), surtout quand on écrit „hei” pour „noir”.

Pp. 67—101, Hermann GOETZ, *Kostüm und Mode an den indischen Fürstenhöfen in der Groszmoghul-Zeit*. — On sait combien il est souvent délicat de dater les miniatures indo-persanes ou rajput. Mais un certain nombre de portraits, surtout de portraits d'hommes, sont de date sûre; d'autre part les modes, masculines encore plus que féminines, ont changé rapidement, et M. G. a montré que les miniaturistes essayaient d'être „aussi modernes que possible”. L'étude des modes peut donc fournir un élément de datation. Telle est l'origine première du très intéressant travail que M. G. publie aujourd'hui, et qui, consacré aux modes des cours indiennes au temps des grands Mogols, vaut surtout pour l'art indo-persan, mais aussi dans certains cas pour l'art rajput. M. G. s'est adressé aux sources littéraires en même temps qu'aux monuments. Je crois comme lui que l'enquête qu'il a entreprise fournira une base solide à de nouvelles recherches. Aux pp. 73—74, M. G. invoque plusieurs fois le témoignage du *Bābur-nāmah*; il est regrettable qu'il ne l'ait consulté que dans la traduction de Leyden et Erskine de 1826, faite surtout sur la version persane. Nous n'avons pas encore une traduction satisfaisante des *Mémoires de Bābur*; du moins celles établies sur le texte turc original, soit celle de Pavet de Courteille, soit surtout celle de M^{me} A. Beveridge, auraient évité à M. G. certaines inexactitudes. A la p. 73, M. G. dit qu'au temps de Bābur, on mettait par-dessus les vêtements un „Überrock”, le *pēšvāz*. „Häufig wurde er mit Knöpfen

(tükme) besetz: Sirqamāsh; ein ebenfalls reich mit Knöpfen besetzter Gürtel hielt ihn zusammen". Et M. G. renvoie à Leyden et Erskine, 395, où on lit en effet: „On the ambassador of Kochim khan, and the younger brother of Hassan Chelebi, were bestowed Sirkamash robes of muslin, with rich buttons, and dresses of honour suited to their rank". Mais Pavet de Courteille, traduisant du turc, écrit simplement (II, 171): „L'envoyé de Koutchoum-Khan et le frère cadet de Haçan-Tchelebi reçurent des pelisses à bouton et à capuchon d'étoffe, dignes de leur rang". M^{me} Beveridge a compris (632): „On Kūchūm Khān's envoy and on Ḥasan *Chalabi's* younger brother were bestowed silken head-wear (*bāshlīq*) and gold-embroidered sur-touts of fine muslim, with suitable dresses of honour". Le prétendu „*sirkamash*" n'apparaît pas chez eux. Le texte turc (éd. de Berezin, 456; mss. de Haiderabad, 352 r⁰) porte qu'on donna à chacun des personnages قماش باشلیق تکمه‌لیک کیش جبەلار فراخور خلعتلار. Les deux suffixes *-lar* montrent qu'il n'y a que deux sortes d'objets; la traduction de M^{me} Beveridge est donc inexacte à ce point de vue. Les seconds objets sont les robes d'honneur; il n'y a pas là de difficulté. Quant aux vêtements de la première catégorie, j'admets avec Pavet de Courteille qu'il s'agit non de جبە *jābā*, mot qui signifie une „cuirasse" et est attesté en mongol, en persan et en turc, mais de جبته *jubbah*, mot arabe signifiant „vêtement doublé", „pelisse". Le mot *kīš*, pour lequel M^{me} Beveridge a adopté „mouseline" sur la seule foi d'Erskine, signifie toujours „zibeline" en turc. L'épithète qui précède a été lue *tügmälig* par le traducteur persan, d'où les „boutons" d'Erskine, et Pavet de Courteille a entendu de même; le mot *tügmä*, „bouton", et l'adjectif *tügmälig*, „à boutons", s'emploient encore en turc d'Asie Centrale. M^{me} Beveridge a parlé au contraire de robe de dessus „gold-embroidered"; elle a donc dû lire *tikmälig*, et songer à un adjectif tiré de *tikmä* qui, selon les lexiques persans, désigne une étoffe de soie décorée à fils

d'or (Vullers). Je ne suis pas éloigné de penser qu'elle a raison. En persan, *tikmä* ne peut guère être qu'un emprunt au turc; le dictionnaire de Radlov né le donne pas dans un sens acceptable ici; toutefois c'est là un dérivé normal de *tik-*, qui signifie surtout „coudre”, mais a aussi de nos jours au Turkestan chinois le sens de „broder” (cf. le vocabulaire de von Le Coq à la fin de ses *Sprichwörter und Lieder aus Turfan*); *tikmälig* pourrait donc normalement signifier „brodé”, peut-être dans le cas présent „brodé au fil d'or”; sans qu'il s'agisse nécessairement d'une étoffe de soie, telle pouvait être la matière de ces pelisses doublées de zibeline. J'estime en outre que le premier mot, vu sa place et l'ensemble de la construction, porte seulement sur le second, qui est *bašliq*, „capuchon”. Ce premier mot est à lire *qumāš*. Dans son *Dictionnaire turc-oriental* (p. 419), Pavet de Courteille a un mot قماچ qu'il traduit par „étoffe”, et pour lequel il renvoie à قماش (qu'en fait il ne donne pas). Il faut vocaliser en *qumāš*, et *qumaš* ou *qumač* est le nom d'une étoffe de coton généralement rouge (cf. le dictionnaire de Radlov, II, 686, 1048); le mot a passé en russe (*kumač*) avec le même sens. Je comprends donc finalement qu'on a donné aux deux personnages „des pelisses d'hermine à dessus de soie brodée d'or (ou à boutons?) et ayant un capuchon de cotonnade rouge”. Quant au „*sirkamash*” d'Erskine, je regrette de n'avoir à ma disposition aucune des trois versions persanes du *Bābur-nāmah* pour voir comment il y apparaît. Mais il me semble clair que, dans سرقماش, le premier élément est *sar*, „tête”, répondant au *baš*, „tête”, de *bašliq*, „capuchon”, et que le second élément est *qumaš*; le vêtement „*sirqamāsh*” n'a jamais existé. Ensuite (p. 73—74), M. G. dit, à propos du turban, que „Baburs Vater 'Omar Shaikh trug ihn sehr breit und fest gewickelt, indem er das freie Ende lose in den Nacken hängen liess (dastār-pēch, Name der Mode: chār-pēch). In den jüngerer Jahren Bābur's brachte Sultān Aḥmad Mirzā eine

neue Form in Mode, bei der das Sash-Band fast bis zu den Augenbrauen herabgezogen wurde (chārmaq). In der Folgezeit wurden die Turbane wieder kleiner und traten gegenüber der Mutze, um die sie gewickelt waren, einigermassen zurück (seh-pīch); auch wurde die Gesamtform wieder gleichmässiger". Pour ces trois phrases, M. G. renvoie respectivement à Erskine, pp. 8, 20 et 177. Dans le cas du père de Bābur, la phrase est obscure. On a admis le plus souvent qu'il y avait opposition entre la manière *dastār-pēč* dont le père de Bābur portait le turban, et qui aurait été à un seul „enroulement", et la mode à „quatre enroulements" (*čār-pēč*), qui était alors générale (cf. Pavet de Courteille, 12; Beveridge, 14—15); c'est possible, mais j'en doute, car rien dans *dastārini dastār-pēč čirma-*, „enrouler son turban en pli (ou plis) de turban" n'implique qu'il n'y ait eu qu'un seul enroulement; le second membre de phrase me paraît plutôt être une simple glose du premier, et l'opposition est alors, dans l'esprit de l'auteur, entre cette mode à „quatre enroulements" et d'autres, peut-être celle à „trois enroulements" dont il parle ailleurs. Quant au membre de phrase sur le bout pendant, Erskine s'est trompé en le rapportant spécifiquement au père de Bābur; ce membre de phrase est au pluriel et s'applique en général à la mode en vogue au temps des „quatre enroulements". Contrairement à ce qu'a cru M. G., Sultān Aḥmad Mīrzā n'introduisit pas ensuite une mode nouvelle; lui aussi portait le turban à la mode *čār-pēč* (le „*chārmāk*" d'Erskine, „*chārmaq*" de M. G., n'est pas dans le texte turc et doit provenir de quelque erreur). Il est vrai qu'on nous dit ici que le bout pendait jusqu'aux sourcils; mais rien ne montre qu'il en eût été autrement pour le père de Bābur; c'est M. G. qui a supposé gratuitement que le père de Bābur laissait pendre le bout sur la nuque. Quant à la troisième phrase de Bābur que cite M. G. sur la mode plus récente d'un turban plus petit, M. G. a trop généralisé une information qui

porte sur un individu: il est dit seulement (cf. Pavet de Courteille, I, 366; Beveridge, 258; ed. Berezin, 204; mss. de Haiderabad, 164 r^o) que Sultān Ḥusain Mirzā (1438—1506), vraisemblablement dans les dernières années de sa vie, *circa* 1500, portait ordinairement un bonnet (*bürke*) d'agneau noir ou le chapeau turcoman (*galpaq*), et que parfois „aux jours de fête, ayant enroulé (*čirma-*) mal et tout à plat (*yab yasi*) un petit turban à trois enroulements (*kičik sih-p̄č dastar*), et ayant fiché [dans sa coiffure] une aigrette (*otaya*) de [plumes de] héron (*qasqara*).¹⁾, il se rendait [ainsi] à la prière”. Comme on le voit, les modes du turban à „quatre enroulements”, et la mention isolée du turban „à trois enroulements” se rapportent d'ailleurs toutes deux au XV^e siècle, c'est-à-dire sont antérieures à l'établissement des grands Mogols dans l'Inde.

Pp. 102—108, Stella KRAMRISCH, *Vom Religiösen und Grotesken in indischer Kunst*.

Pp. 109—111, O. G. GANGOLY, *Ein neues Blatt früher indischer Kunst*. — Sur un fragment de bas-relief trouvé dans les fouilles du Mṛgadava en 1906 et qui représente une femme accroupie vue de profil, les bras croisés sur les genoux, la tête en-

1) Le *qasqara* est une espèce de héron; ces aigrettes provenaient de la région de Kābul, et, en parlant de la capture des oiseaux qui les fournissaient, Bābur emploie bien le nom générique du héron, *uqar*; on les exportait surtout de Kābul dans l'Érāq et le Khorasān (éd. Berezin, 176; mss. de Haiderabad, 142 v^o; Pavet de Courteille, I, 314; Beveridge, 225 [où le nom de l'Érāq est sauté dans la traduction]). Bābur appelle ces aigrettes *otaya*, „aigrette”, ou *sač otaya*, „aigrette [qu'on fixe dans] les cheveux”. C'est le même mot (turc *otaya*, mongol *otoya*) qui a désigné jusqu'à nos jours en Asie Centrale la „plume de paon” des mandarins. A deux reprises (p. 74 et 76), M. G. appelle cette aigrette „kilkisaj” et „Kilki-saj”; c'est en effet la forme donnée par Erskine (p. 154), mais je ne crois pas qu'elle vaille d'être retenue. Le deuxième élément „saj” n'en peut guère être que le turc *sač*, „cheveu”, du *sač otaya* de Bābur, et c'est „kilki” qui doit répondre à *otaya*. Il y a en effet un mot persan d'origine obscure (je ne le crois pas attesté en turc, quoi qu'en dise Shakespear) qui répond à „kilki” et désigne l'aigrette, mais aussi bien les diverses orthographes de Vullers (s. v. كلك) que l'anglo-indien *culgee* (Yule, *Hobson-Jobson*², 278) montrent que la vraie forme en est *kalgi* ou *kalgi*, et non „kilki”.

foncée entre les bras, sans doute pleurant; ce beau fragment doit être antérieur à l'ère chrétienne (époque Maurya ou Śuṅga).

Pp. 112—119, Melanie STIASSNY, *Einiges zur „buddhistischen Madonna“*. — Cet article consacré à divers aspects d'Avalokiteśvara (Kouan-yin) dans le bouddhisme de l'Extrême-Orient débute par ce qui est à mon avis une grave méprise. De la légende taoïque d'une princesse chinoise 妙善 Miao-chan, qui serait née vers 2587 av. J.-C. (!) et serait devenue Kouan-yin, M^{me} S. conclut qu'il y avait en Chine déjà *seit altersher* une déesse de la miséricorde, dont l'introduction dans le cycle des divinités bouddhiques s'est accomplie à un âge plus récent. Mais aucune source ancienne ne fait allusion à la légende de Miao-chan. C'est une invention taoïque tardive, postérieure au moment où Kouan-yin avait définitivement pris dans le bouddhisme chinois un caractère féminin. Le texte traduit par De Groot (*Fêtes annuelles*, I, 188—197) et auquel M^{me} S. se réfère fait mention du Siam sous le nom de Sien-lo; il ne peut donc avoir été écrit avant le XIV^e siècle de notre ère, et il faut même vraisemblablement le faire descendre beaucoup plus bas. P. 113, „Kuan-tsi-tsai-chih-yin” n'existe pas tel quel, à ma connaissance, comme nom chinois de Kouan-yin. Pp. 116—117: Je me méfie de la distinction entre un art rigide et hiératique de la Chine du Nord, et un art individualiste, naturaliste de la Chine du Sud (celui-ci animé par l'esprit hindou); les „peintures murales détruites des temples de l'état méridional de Tch'ou” dont parle M^{me} S. sans autre précision, et qui sont décrites dans le poème *T'ien wen* de K'iu Yuan, ne sont pas plus „méridionales” de nature que celles par exemple du temple ancestral des Tcheou dont parle *Houai nan tseu*. Les Tcheou régnaient cependant dans le Nord, et leurs peintures murales, comme celles de l'état de Tch'ou, ne devaient pas beaucoup différer de ce que montrent sous les Han les bas-reliefs funéraires du Chan-tong, également dans le Nord.

Je ne partage donc pas ici les idées que M. Conrady a formulées le premier et que d'autres ont poussées plus loin encore après lui. En parlant ici en outre de l'influence „*des nördlichen Formwillens*”, M^{me} S. greffe sur les hypothèses de M. Conrady les théories de M. Strzygowski; mais il ne faudrait pas que le système brouillât les faits. P. 118: Je ne crois aucunement que les peintures de Kouan-yin sous les T'ang aient des moustaches pour montrer que le bodhisattva participe aux deux sexes; dans ces peintures, Kouan-yin est un homme, tout simplement; je ne connais d'ailleurs jusqu'ici aucune statue ou peinture authentique de Kouan-yin, avant les T'ang ou sous les T'ang, où le bodhisattva soit vraiment représenté sous un aspect féminin.

Pp. 120—136, L. SCHERMAN, *Dickbauch-Typen in der indisch-ostasiatischen Götterwelt*. — Consacré à l'iconographie des types confondus de Kuvera et de Pañcika, et à leurs derniers dérivés, le Daikoku (Ta-hei, Mahākāla) des Japonais, le Mi-lo p'ou-sa (Maitreyabodhisattva) ventru et rieur des Chinois et le Hotei (chinois Pou-tai) des Japonais. Pour la partie indienne, M. Sch., dont les matériaux étaient réunis depuis nombre d'années, ajoute peu à ce qu'on trouve dans le 2^e volume de Foucher, *L'art gréco-bouddhique* (II, 102—130), paru entre temps en 1918. Mais les informations et les illustrations concernant le type du dieu hilare sont les bienvenues. Je ne crois toutefois pas que le travail de M. Sch. rende compte, comme il croit (p. 132, n. 45), de l'identification de Pou-tai et de Maitreya; ses remarques (p. 135) la constatent, sans plus, et ce que nous souhaiterions serait de savoir quand et comment on la trouve pour la première fois en Chine et au Japon. P. 131: Je ne vois pas ce que vient faire la mention de Sir Aurel Stein pour le titre de *houo-chang*; ce terme, transcription d'une forme prâcrite issue d'*upādhyāya*, est bien connu comme l'appellation usuelle donnée aux bonzes en Chine. Quant au personnage tibétain dont parle M. Sch.,

son nom est bien identique à **和尚** *houo-chang* (*ɣuā-ziān*), mais il s'appelle ordinairement en tibétain Hva-šaṅ; si la première syllabe était vocalisée en *o*, l'emprunt au chinois serait moderne; vocalisé en *a*, il doit être antérieur à l'époque mongole; on est seulement surpris que le tibétain écrive alors Hva-šaṅ et non Hva-žaṅ; l'histoire du personnage n'est pas faite (cf. *J. A.*, 1916, II, 290); d'autre part, il ne nous est connu comme un des éléments de la liste tibétaine des 18 *arhat* qu'à partir de 1800, et dans un panthéon lamaïque établi à Pékin (cf. *J. A.*, 1916, II, 289); il est donc possible qu'il ait pénétré dans cette liste sous l'influence d'un rapprochement très naturel avec le Chinois Pou-tai, qui lui-même ne fait partie des 18 *arhat* qu'à très basse date (il n'y est pas attesté jusqu'ici avant le XIX^e siècle; cf. Watters, *The eighteen Lohan*, 29; De Visser, *The arhats in China and Japan*, 134—135). P. 132 et 135: M. Sch. a tort, après bien d'autres d'ailleurs, de mettre **布袋** Pou-tai au VI^e siècle; la biographie — légendaire — du personnage, qui est notre seule source, le fait vivre sous les Leang des Cinq Dynasties, c'est-à-dire au X^e siècle; ce sont les sinologues européens qui ont confondu les Leang du X^e siècle et ceux du début du VI^e. Quand on consacrerait une monographie à Pou-tai, il faudra faire intervenir l'expression *pou-tai* qui, sous les Song, a désigné un goinfre (cf. le *Ts'eu yuan*). P. 134: Je n'ai pas fait une étude spéciale des sept dieux du bonheur des Japonais, mais je ne vois pas pourquoi M. Sch. veut aller chercher dans l'Inde l'origine des dieux **福祿壽** Fukurokuju et **壽老人** Jurōjin, qui se rattachent si bien aux idées purement chinoises. P. 135: Vu la parenté de Kuvera (Vaiśravaṇa) et de Pañcika, je me demande si la confusion entre la mangouste et le rat dont parle M. Sch. ne doit pas être invoquée aussi pour l'application à Vaiśravaṇa de la légende des rats qui rongent les cordes des arcs (cf. Chavannes, *Docum. sur les Tou-kiue occidentaux*, avec la remarque de *B.E.F.E.-O.*, IV, 483; j'ai d'ailleurs réuni d'autres textes plus

ou moins apparentés). P. 136: Il n'y a pas de raison de qualifier Amoghavajra de „bouddhiste de Ceylan”, à la suite de Mayers, puisque M. Sch. sait que Mayers s'est trompé en disant Amoghavajra natif de Ceylan alors qu'il est de l'Inde du Nord. D'autre part les quatre *mahārāja* étaient connus en Chine bien avant lui et, pour déterminer la part qu'il peut avoir dans l'expansion de leur culte, il faudrait recourir à d'autres sources qu'un recueil de miscellanées de la fin du XVIII^e siècle.

Pp. 137—139, Stella KRAMRISH, *Die Wandmalereien zu Kēḷaniya*. — Sur les peintures de ce temple singhalais; elle sont toutes récentes; un certain nombre représentent des *jātaka*.

Pp. 140—142. D. R. BHANDARKAR, *Das Problem der Baukunst Asokas*. — Pour M. B., l'architecture d'Asoka est surtout d'origine assyrienne, et d'ailleurs les Asura védiques contre qui luttent les Ārya sont „sans aucun doute” les Assyriens. M. B. reproduit le texte de Šams-i-Sirāĵ sur le transport de piliers d'Asoka par Fīrōz Šāh.

Pp. 143—145, Ramaprasad CHANDA, *Der Ursprung des śikhara der (indo-arischen) Nāgara-Tempel*. — R. M. Ch. retrouve l'origine de ces constructions se terminant par une sorte de haute pyramide à arêtes incurvées dans les anciennes cabanes en bambou ou en bois dont on voit des exemples sur les bas-reliefs de Bhārhut.

Pp. 146—149, William COHN, *Indische Kolonialkunst*. — M. C. ne s'occupe ici, comme „art colonial” hindou, que de l'Indochine et de l'Insulinde. Il note que les grandes constructions ont été conçues et exécutées selon des plans réguliers et arrêtés, et que ce sont là des caractères qu'on ne retrouve pas dans l'Inde propre. Des reliefs couvrent ces constructions sur des étendues formidables, 900 mètres à Angkor-Vat, plus de 3000 au Bōrō-budur, et M. C. ajoute que, même au point de vue artistique, ces cycles de reliefs soutiennent absolument la comparaison avec les œuvres européennes célèbres comme la frise du Parthénon ou le grand autel de Pergame. Or

ce sont là des œuvres d'exécution locale, et en tout cas pures d'influences occidentales. P. 49: M. C. est-il sûr que Pagan se dressait, „avec ses innombrables temples”, „au VIII^e et au IX^e siècle”?

Pp. 150—155, Alfred SALMONY, *Die Plastik des hinterindischen Kunstkreises*. — Essai enthousiaste sur la „perfection technique inouïe” des sculptures du Cambodge, du Champa et du Siam. C'est aller bien loin, et pourquoi se montrer si méprisant pour l'art grec „surfait d'une manière insensée”? M. S. parle d'une première floraison d'art siamois aux VI^e—VIII^e siècles; la question me paraît posée d'une manière ambiguë; on y reviendra en parlant ici de son livre sur *La sculpture au Siam*.

Pp. 156—158, Kurt GLASER, *Aufgaben und Methode europäischer Forschung im Bereiche östlicher Kunst*. — Par „art oriental”, M. G. entend ici l'art d'Extrême-Orient. Il aboutit à cette conclusion, dont je ne tombe pas d'accord, que „le grand chapitre de l'étude des sources [doit] demeurer en dehors du domaine des recherches européennes dans le domaine de l'art extrême-oriental”.

Pp. 159—164, Otto FISCHER, *Chinesische Buddha- und Bodhisatvaköpfe*. — J'estime que M. F. donne souvent pour ces têtes des dates trop hautes. Pour la statue de Boston qu'il attribue à la première moitié du V^e siècle, je suis d'accord avec M. Sirén (*Chin. Sculpture*, pl. 112) qui, d'après la place qu'il lui donne, la met dans la première moitié du VI^e; tout au plus pourrait-on songer à la fin du V^e siècle. Quant à la tête de la collection van der Heydt (fig. 25 de With, *Bildwerke Ost- und Südasiens*; elle n'est pas dans l'ouvrage de Sirén) que M. F. date de la seconde moitié du V^e siècle, je crois qu'elle est seulement des T'ang et s'apparente comme style à la pl. 476 B de Sirén; ce n'est en outre pas un bodhisattva selon moi, mais la déesse du T'ai-chan, caractérisée par les trois oiseaux de sa coiffure; ce serait même alors la plus ancienne représentation

sûre de cette divinité, car les trois exempl[es] qu'en reproduit M. Sirén (pl. 563 A, B et D) sont postérieurs aux T'ang.

Pp. 165—190, Hans BERSTL, *Indo-Koptische Kunst*. — M. B. suite depuis l'Inde jusqu'à la Gaule, vers le début de l'ère chrétienne, deux types qu'il appelle celui du *yogī* et celui de la *yakṣī*. Le type du *yogī* est caractérisé par la posture assise „en tailleur”; celui de la *yakṣī* représente une femme presque nue, hanchée, appuyée contre un arbre, un bras tombant et l'autre relevé pour saisir un rameau de l'arbre. Les motifs seraient venus de l'Inde par l'Égypte. Les dernières pages de M. B. sont consacrées aux rapports qu'il y eut alors entre l'Inde et l'Orient méditerranéen et que les historiens ont déjà reconnus; à mon avis, M. B. y prend un peu trop de toutes mains, et par exemple les travaux de Van Eysinga ou de Garbe, qu'il cite, prêtent à pas mal d'objections. P. 170 (et aussi 172): M. B. étudie le plat d'argent bien connu du British Museum où un personnage accroupi et nu boit au moyen d'un rhyton tenu à bout de bras loin de sa bouche. Il se trouve que M. Scherman s'est occupé de ce même plat pp. 122—123, mais M. B. parle de bracelets de cheville là où M. Scherman, d'accord avec M. Foucher, a vu le haut de demi-bottes¹⁾; son assistante, „durchaus indisch” selon M. Scherman (sauf un peu de drapé grec), est mise par M. B. au compte du „persischer Kunstkreis”²⁾.

Pp. 191—196, Zoltán von TAKÁČZ, *Zu den Grundformen der chinesischen Kunst*. — M. T. croit pouvoir établir par l'analyse de l'écriture chinoise que, dans la Chine antique, le „Pflanzenornament” a précédé le „Tierornament”, et que, dans ces éléments de „Pflanzen-

1) M. B. ne semble pas avoir eu à sa disposition le 2^e volume de *L'art gréco-bouddhique* de Foucher. Au premier coup d'œil, on songe en effet à des bracelets, mais on ne peut guère expliquer que par la présence d'une chaussure le bout relevé et contourné du pied droit.

2) M. B. écrit toujours „Ghandāra”, nomme deux fois „Kalphises”; lire Gandhāra, Kadphises.

ornament” que lui révèlent les caractères chinois archaïques, „on est fondé à voir des produits néolithiques”. Ces spéculations me passent ¹⁾.

Pp. 197—201, Julius KURTH, *China und der japanische Farbenholzschnitt*. — Après n'avoir longtemps parlé que des estampes japonaises, on a découvert depuis quelques années l'„estampe chinoise”, qui est plus ancienne. M. K. insiste que, malgré la préexistence des impressions en couleur chinoises, l'estampe japonaise proprement dite est une création japonaise autonome, et même une réaction contre les goûts des Japonais chinoisants; il a bien raison.

Pp. 202—210, William COHN, *Vergleichende Studien zur Malerei Japans und Chinas*. — La comparaison de la peinture chinoise et de la peinture japonaise, dit M. C., ne devient vraiment possible et féconde qu'avec la peinture monochrome à l'encre de Chine, pénétrée du souffle de la secte du *dhyāna* (*tch'an, zen*); là du moins on connaît suffisamment d'œuvres, et authentiques. M. C. suit ainsi la Kouan-yin de Mou K'i et le Pou-tai de Leang K'ai à travers les œuvres japonaises qui s'en sont inspirées. Pp. 208—209: Pour la date de Pou-tai, mise par M. C. „um die Wende des 9. Jahrhunderts”, mieux vaudrait dire „première moitié du X^e siècle”; d'autre part, l'ordre dans lequel M. C. parle des transformations subies par le personnage de Pou-tai donnerait à penser que les Chinois en ont fait l'un des 18 arhat avant de voir en lui Maitreya; c'est le contraire qui est vrai; cf. *supra*, p. 105.

Pp. 211—216, Friedrich PERZYŃSKI, *Nō und Nō-Masken*. — Résumé d'un travail plus considérable du même auteur, *Japanische Tanzmasken*, actuellement sous presse, et qui doit donner d'abondants renseignements sur les masques des Nō, leurs auteurs et leurs détenteurs. Pour qui n'est pas spécialiste de la question — c'est mon cas —, le présent résumé est déjà très instructif. Il y aurait

1) M. von T. parle toujours de la dynastie „Shan”; il faudrait „Shang” = Chang pour nous.

aussi un travail à faire sur les masques en Chine, plutôt d'ailleurs au point de vue ethnologique et sociologique; M. Granet s'est intéressé à la question; j'ai réuni de mon côté un certain nombre de textes que l'histoire du masque japonais, pris à ses origines, devrait aider à éclairer.

Pp. 217—222, Ernst GROSSE, *Die Töpferkunst der Japaner* — „Aucun art japonais n'a d'aussi bonne heure que la céramique et à un pareil degré éveillé l'admiration des Européens, et aucun n'est demeuré aujourd'hui aussi inconnu et incompris. . . . Les produits qui ont à l'étranger le plus de succès ne passent pas dans leur pays pour les meilleurs, et la plupart des Européens accorderaient à peine un regard aux objets que les Japonais présentent le plus haut. . . . Presque tous les chefs d'œuvre de l'art céramique du Japon ont été créés pour le *chanoyu*, la cérémonie du thé. . . . L'utilité d'une œuvre d'art céramique n'est pas pour les Japonais quelque chose d'accessoire. . . . Il est de mode dans ces dernières années de tenir l'art japonais pour un simple dérivé de l'art chinois. . . . Mais la céramique japonaise est essentiellement indépendante de celle de la Chine et ne lui cède en rien comme valeur". Les Japonais ont donné à leur céramique ce qui manque aux produits somptueux de la Chine, une âme. „Les Chinois comme tous les autres peuples n'ont pas élevé la céramique au-dessus d'une industrie d'art, les Japonais seuls ont su la porter à la hauteur d'un art véritable".

Pp. 223—235, Ernst BOERSCHMANN, *Eisen- und Bronzepakoden in China*. — M. B. décrit un certain nombre de *stupa* en fer ou en bronze. 1^o (p. 224): Celui qu'il mentionne à Ning-po, et qui remontait à 960—962, doit avoir disparu depuis longtemps; M. Maspero n'en parle pas dans son rapport inséré *B.E.F.E.-O.*, XIV, VIII, 39—49. M. B., qui emprunte ici ses informations au *Yu ti ki cheng* de 1221

par l'intermédiaire de M. Haenisch ¹⁾, estime que ce *stūpa* devait être dû au prince 錢俶 Ts'ien Chou, dernier roi de Wou et Yue (cf. sur lui Giles, *Biogr. Dict.*, n. 365; Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1916, 131). C'est une erreur, amenée par une mauvaise traduction de M. Haenisch, qui a compris que le *stūpa* avait été érigé „in der Regierungszeit Kien-lung (960—62) des Königs Ts'ien Kung-i". Mais le *Yu ti ki cheng* dit simplement que le *stūpa* a été rédigé „pendant la période *kien-long* par 錢公儀 Ts'ien Kong-yi"; la période *kien-long* est un *nien-hao* des Song, et non de Wou et Yue, et Ts'ien Kong-yi n'était pas roi. 2^o (p. 224): Un *stūpa* de fer vu en 1843 par Milne à K'iu-tcheou-fou (Tchö-kiang). 3^o (p. 224): Un *stūpa* de fer vu par Taylor près de Tchen-kiang (Kiang-sou), et dont Milne a parlé d'après lui. 4^o (p. 225): Le *stūpa* octogone de Pei-tou-ts'ouen, à 50 *li* au Nord-Ouest de Si-ngan-fou (Chàn-si); hauteur, *circa* 22 m. M. B. le place vers l'an 900. 5^o (p. 225): Le *stūpa* de T'ai-ngan-fou (Chan-tong); hauteur, *circa* 10 m. M. B. le place vers 900; comme il porte de nombreuses inscriptions, on pourrait sans doute le dater plus exactement. 6^o (p. 226): Le *stūpa* de Tsi-ning-tcheou (Chan-tong); hauteur *circa* 22 m.; date de 1102—1107, et a été complété en 1581—1582 (et non 1582—1583 comme dit M. B.). 7^o (p. 228): Le *stūpa* de Tang-yang-hien (Hou-peï);

1) M. Haenisch, qui a consacré un article au *Yu ti ki cheng*, sous le titre de *Ein chinesischer Baedeker aus dem 13. Jahrhundert*, dans *Ostasiat. Zeitschr.*, VII, 201—220, dit que l'ouvrage, longtemps considéré comme perdu, est précédé d'une préface de l'auteur de 1200, d'une autre de 李直 Li Tche de 1220, enfin d'une de 1851 due au ré-éditeur de 1855 Wou Tch'ong-yao. Presque toutes ces dates sont fausses. Il y a deux éditions modernes du *Yu ti ki cheng*, l'une due à M. 岑 Ts'en et parue à Yang-tcheou en 1849, l'autre due à Wou Tch'ong-yao, et gravée à Canton en 1855. Dans toutes deux la préface de l'auteur est de 1221 (et non de 1200); celle de 李直 Li Che (et non Li Tche; cf. sur lui *B.E.F.E.-O.*, IX, 232; il était le fils de Li Tao [Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 1208]) est de 1227 (et non 1220); enfin l'éditeur de 1855 a joint à son édition deux notices, dont l'une, dans les exemplaires que j'ai vus, n'est pas datée, et dont l'autre, gravée après coup, est de 1860. L'édition de 1849 a d'autres préfaces et notices, dont une préface de Jouan Yuan (1849), qui est mort peu après l'avoir écrite.

hauteur, au moins 25 m.; malgré une indication qui rapporte le *stūpa* à l'an 923, M. B. incline à le placer sous les T'ang. 8^o (p. 229): Le *stūpa* de bronze du Cheng-tsi-sseu sur le mont Ngo-mei (Sseu-tch'ouan); serait de la fin des Ming. 9^o—11^o (p. 229): Les trois *stūpa* de bronze tout au sommet du mont Ngo-mei; ils sont de *circa* 1600. 12^o—16^o (p. 230): Les cinq *stūpa* de bronze du Hien-t'ong-sseu au Wou-t'ai-chan (Chan-si); ils sont de *circa* 1600¹). En parlant des pavillons de bronze p. 223, je ne sais pourquoi M. B. ne mentionne pas celui bien connu du Wan-cheou-chan (nouveau Palais d'Été). Les renseignements et photographies de M. B. sont d'autant plus intéressants qu'aucun *stūpa* de fer ou de bronze n'est reproduit dans le livre de M. Sirén sur la sculpture chinoise. Il serait d'ailleurs possible, au moyen des monographies locales, de préciser un certain nombre des indications déjà précieuses de M. B.

Pp. 236—238, Alfred SALMONY, *Die Anfänge der Grossplastik in China*. — Sur le cheval du tombeau de Houo K'iu-ping découvert par la mission Segalen et sur quelques tigres archaïques.

Pp. 239—240, L. ASHTON, *The opening exhibition at the Freer Gallery, Washington*.

Pp. 243—274, Comptes-rendus, par Kühnel, Cohn, With, Zimmermann, Derenberg, Fischer, West, Salmony et Grosse. Un certain nombre de noms sont estropiés: „Fenelossa” pour Fenollosa (pp. 251, 259); „Laufers” pour Laufer (p. 262); „M. de Ballof” pour M^{lle} Ballot (pp. 262, 267); „Lévy” pour Lévi (p. 260). Le compte-rendu de M. Salmony sur les *Bronzes Khmèrs* de M. Coedès est passablement injuste.

1) La monture de Mañjuśrī n'est pas le tigre (p. 230), mais le lion. D'autre part le *Houa yen king* nomme, comme séjour de Mañjuśrī, non pas le „Wou-t'ai-chan”, mais le 清凉山 Ts'ing-leang-chan. On sait d'ailleurs que Ts'ing-leang-chan est un ancien nom du Wou-t'ai-chan, mais il n'est pas encore établi que le Wou-t'ai-chan soit vraiment visé; c'est d'ailleurs possible; le *Houa yen king* est en effet un *sūtra* tardif du Mahāyāna et son horizon s'étend à l'Asie centrale.

Tel est ce premier volume du *Jahrbuch*. Tout à mon sens n'y est pas d'égale valeur, et je souhaiterais parfois de voir nos confrères échafauder moins de théories et se tenir plus près des faits. Mais il serait injuste de nier le grand effort que la publication représente, et surtout de ne pas féliciter cordialement éditeur et directeurs qui nous mettent entre les mains les excellentes reproductions dont les recherches sur l'art asiatique ont besoin avant tout¹).

P. Pelliot.

Ostasiatische Zeitschrift, N. F. 2. Jahrg., 1925, 1^{re} livr.

Pp. 1—10. ERICH HAUER, *Beiträge zur frühen Geschichte der Mandschudynastie*. — M. H., qui a en manuscrit une traduction allemande complète de l'énorme [皇清] 開國方略 [*Houang ts'ing*] *K'ai kouo fang lio*, a étudié, à titre de complément, le 欽定宗室王公功績表傳 *K'in ting tsong che wang kong kong tsi piao tchouan*, et compte en publier en traduction les principales biographies. L'ouvrage est en 12 chapitres (deux de tables généalogiques, dix de biographies, plus des préliminaires); le présent article est la traduction de la première biographie, celle du prince 代善 Tai-chan, Daišan (1583—1648), 2^e fils de Nurhaçi et le premier des princes 禮 Li. M. H. dit que l'ouvrage a été publié en 1756, mais les préliminaires montrent clairement qu'il n'a reçu sa forme définitive qu'en 1778, et la notice même que M. H. traduit se trouve d'ailleurs mentionner précisément cette année 1778 (p. 10). Le texte dont je me sers, et qui est celui reproduit en tête du *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*, paraît avoir dans quelques cas des leçons différentes de celui suivi par M. H.

1) On a même été parfois d'une générosité presque excessive; c'est ainsi que trois sculptures reparaissent à deux reprises dans les planches (48, 1 et 69, 19; 60, 6 et 101, 3; 62, 12 et 101, 2).

Dans l'ensemble, la traduction est très correcte, et la restitution des formes mandchoues, obtenue sans doute par une comparaison avec la version mandchoue de l'ouvrage, est un service réel rendu à nos études. L'œuvre est d'autant plus utile que les biographies des princes mandchous n'étaient pas données dans les recueils biographiques chinois courants et manquent par suite le plus souvent (c'est le cas pour Daišan) dans le *Biogr. Dictionary* de M. Giles. Les restitutions mandchoues cadrent quelquefois mal avec les transcriptions chinoises: par ex. Geode pour 郭爾多 Kouo-eul-to (p. 2; on attendrait *Gordo) ou Manggadan pour 瑪哈丹 (p. 3; on attendrait *Mahadan). Peut-être les formes données par M. H. sont-elles consacrées ici par la version mandchoue; je doute en tout cas qu'il faille lire Erdini et non Erdeni pour 額爾德尼 Ngo-eul-tö-ni (p. 3), Sanggarjai et non Sanggarçi pour 桑阿爾齊 Sang-a-eul-ts'i (p. 6, 7), Oljaitu et non Orçitu pour 鄂爾齊圖 Ngo-eul-ts'i-t'ou. P. 2, M. H. dit que 和碩 *houo-chö*, mandchou *hošo*, qu'il lit *hošoi*, est un mot mongol signifiant „apanage”; je n'en crois rien; *hošo* est un mot mandchou dont le vrai sens est „coin”, et par suite, en une acception spéciale, „coin de terre”, „apanage”; de là vient l'adjectif *hošoi*, „apanagé”, qui n'a passé en mongol que comme un terme officiel de la dynastie mandchoue. P. 3, lire „P'u Shih-fang” (蒲世芳) et non „Fu Shih-fang”. P. 4 (et pp. 6, 8), lire „Süan” pour 宣 *siuan*, et non „Hüan”. P. 5, 林結方營 ne signifie pas „man aufbaute viereckige Lager dicht aneinander”, mais „[Ma] Lin construisit un camp carré”. P. 6, 鎮江城降將陳良策叛 ne peut guère vouloir dire „Als die Stadt Chenkiang capituliert hatte und der ungetreue Führer Ch'en Liang-ts'ê...”; je comprends „Le général commandant la place de Tchen-kiang, Tch'en Leang-ts'ö, qui s'était soumis, se révolta”. P. 10, 櫛風沐雨 *tsie-fong mou-yu* se dit des gens qui affrontent les intempéries sans s'arrêter au soin de leur toilette;

tsie-fong y a le sens d'„être peigné par le vent" (et non par un peigne); „vom Winde zersaust" n'est pas exact.

Pp. 11—30, Bernhard RATHGEN, *Die Pulverwaffe in Indien*. M. R. tâche d'établir que l'Inde et la Chine doivent à l'Europe la connaissance des armes à feu. L'article est intéressant, et les informations en devront-êtré pesées avec soin. Je crains cependant que ce ne soit, en ce qui concerne la Chine, une de ces pyramides construites sur leur pointe dont Yule parlait un jour à propos de Reinaud. La documentation dont je dispose ne cadre guère avec ce que dit M. R., et dans son article même il y a une arme chinoise de 1421 qui le gêne fort. P. 30, Verbiest a dirigé la fabrication de canons chinois, mais pas en 1689, car il est mort en janvier 1688.

Pp. 31—65, William Lachlan CAMPBELL, *Die Sprüche von Sakya*. Il s'agit des 457 aphorismes en vers qui ont été réunis dans la première moitié du XIII^e siècle par Sa-skya Paṇḍita en un ouvrage très populaire parmi les Tibétains et les Mongols. M. C., à qui un *lapsus* fait d'abord dire que Sa-skya Paṇḍita vivait „in dem 13.—14. Jahrhundert", indique ensuite pour sa naissance l'année 1180; mais cette date même, qu'on a souvent donnée, est fausse, car elle provient d'un mauvais système de réduction des dates tibétaines aux dates occidentales; l'équivalence correcte est 1182; je ne puis, sur cette question de principe, que renvoyer à mon article *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine* du *J. A.*, 1913, I, 633—667. Le nom „sanskrit" du personnage, un peu estropié par M. C., est Ānandadhvaja-śrībhadrā. Quant à l'œuvre, Csoma de Kőrös en avait déjà publié et traduit une partie (234 stances sur 457) en 1854 et 1855; il a échappé à M. C. que Ph. Ed. Foucaux avait à son tour choisi dans Csoma 134 stances pour les publier en tibétain et en français sous le titre de *Le trésor des belles paroles*, Paris, 1858, in-8, 46 pages + 40 ff. n. ch. L'ouvrage tibétain commence par un titre

en sanscrit écrit *su'bhā'sh'ita' ratna' nī'thi*, et un titre tibétain *Legs'par bśad'pa rin'po'che'i gter*. M. C. rétablit le titre sanscrit en *Subhāṣitaratnanīti*, et s'appuie sur l'autorité du Dr. Hertel pour dire que *nīti* signifie „règle de conduite” et que nous avons ici un *nītiśāstra*. Mais le tibétain transcrit *nī'thi* et non *nī'ti*; d'autre part le titre tibétain se termine par *gter*, „réceptacle”, qui est la traduction régulière du sanscrit *nidhi*. Je ne doute donc pas qu'il faille rétablir *Subhāṣitaratnanidhi*, comme on l'a fait d'ailleurs jusqu'ici (cf. Foucaux, *l. c.*, p. 5; O. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, 1863, in-8, I, p. X, où il est dit que l'œuvre est en 456 stances, au lieu des 457 de M. C.; B. Ya. Vladimircov, *Mongol'skii sbornik razskazov iz Pañcatantra*, Petrograd, 1921, in-4, pp. 5—6, 16, 44). Le titre est en somme identique à celui du *Subhāṣitaratnasamdoha* composé en 994 par le jaina Amitagati. M. C. reproduit le texte tibétain complet (en romanisation) et le traduit (c'est du moins ce qu'il annonce, mais le premier article de ne donne encore que le texte et la traduction de 256 stances). Son édition est basée, outre celle partielle de Csoma, sur un xylographe et un manuscrit, tous deux assez défectueux à son avis, et sur un commentaire tibétain de 37 des stances. Ceci donne à penser qu'il y aura lieu plus tard de revenir sur le recueil d'aphorismes du Sa-skya Pañḍita. Il existe en effet un commentaire tibétain imprimé de l'ouvrage entier; en outre il a été fait plusieurs traductions mongoles et kalmoukes du recueil, tant imprimées que manuscrites, et le commentaire lui-même a été également traduit dans ces deux langues (cf. Vladimircov, p. 6). En dehors de l'aide qui pourra résulter de ces sources pour l'établissement et l'intelligence du texte, elles aideront surtout à préciser les origines des aphorismes et à en suivre les allusions. Foucaux avait déjà remarqué que certaines strophes rappelaient des stances du *Hitopadeśa* (mieux eût valu parler du *Pañcatantra*, dont le *Hitopadeśa* est un remaniement). M. C. dit de son côté qu'il a reconnu environ 20 stances

qui s'inspirent du *Pañcatantra* et une dizaine qui proviennent — parfois presque littéralement — du *Ses'rab sdon'bu* attribué à Nāgārjuna (M. C. connaît bien ce dernier ouvrage dont il a publié une traduction à Calcutta en 1909, et qui est d'ailleurs, lui aussi, un recueil d'aphorismes dont les sources seraient aisées à identifier). Il eût été bon de ne pas s'en tenir à ces formules générales et d'indiquer dans l'introduction ou au cours de la traduction le détail de ces rapprochements. Les stances sont en effet curieuses, les formules et les comparaisons parfois très bien venues; mais il n'est guère probable que Sa-skyā Paṇḍita en ait inventé une seule; on aimerait à en savoir davantage sur ce qu'il y a d'original dans l'expression qu'il leur a donnée (M. Vladimircov, *loc. cit.*, p. 16, ne paraît même pas admettre cette originalité-là; mais peut-être va-t-il trop loin). En fait, le travail a d'ailleurs été amorcé déjà par Schiefner dans ses notes jointes aux *Indische Sprüche* de Böhtlingk; Schiefner y donne, à propos de chaque stance sanscrite à laquelle il trouve une stance tibétaine correspondante, le texte tibétain du Sa-skyā Paṇḍita et la traduction; M. C. aurait eu tout intérêt, pour son texte même et sa propre traduction, à se référer à ces notes. Je n'ai actuellement à ma disposition que les deux volumes de la première édition des *Indische Sprüche* (1863 et 1864; n^{os} 1 à 3359), le 1^{er} volume de Supplément (1865; n^{os} 3360 à 5419) et les additions du t. VIII des *Mélanges asiatiques*, qui commencent au n^o 7614; dans ces additions il n'y a aucune note de Schiefner; je ne me rappelle point s'il y en a aux n^{os} 5420—7613, qui me manquent. Quoi qu'il en soit, pour les volumes que j'ai, et pour la partie du *Subhāṣitaratnanidhi* déjà publiée par M. C., les correspondances signalées par Schiefner s'établissent ainsi: Saska 8 = Böhtlingk 846; S 25 = B 2440; S 29 = B 1520; S 36 = B 591; S 50 = B 2718; S 58 = B 2132; S 66 = B 4387; S 68 = B 3290; S 82 = B 2876; S 110 = B 4324; S 113 = B 2716; S 115 = B 857; S 121 = B 3299; S 142 = B 3522; S 150 = B 4622; S 165 = B 1180;

S 203 = B 1954; S 210 = B 1736; S 211 = B 1905; S 225 = B 2676; S 242 = B 1809; S 248 = B 2771; soit 22 cas de parallélisme, et il y en a 11 autres dans la partie que M. C. n'a pas encore publiée. Parfois Schiefner a indiqué en outre deux et même trois autres rédactions des mêmes aphorismes empruntées à d'autres ouvrages tibétains et indépendantes du *Subhāṣitaratnanidhi*. Il y a d'assez nombreuses variantes entre le texte de Schiefner et celui de M. C.; certaines proviennent de fautes d'impression tantôt de l'un, tantôt de l'autre; d'autres sont à peu près purement orthographiques (présence ou absence de préfixe *b-* ou de suffixe *-s*); mais il en est aussi qui importent au sens. Dans l'ensemble, les deux versions concordent, et la traduction de M. C. est satisfaisante; on se demande cependant parfois comment M. C. a préparé sa traduction. Ainsi dans la stance 8, M. C. donne pour texte du deuxième vers *dri'dan me'tog rgyan'riñ yañ | buñ'ba sprin gyi chogs bñin 'khor*, et traduit „Eine duftende Blume wird, selbst wenn sie einsam blüht, von einer Wolke von Bienen umschwärmt sein”. Mais il n'est pas douteux que *rgyan'riñ* signifie „au loin” et non „einsam”; c'est d'ailleurs bien par „au loin” que Foucaux et Schiefner ont traduit. Par ailleurs Csoma, Foucaux et M. C. ont *sprin*, et traduisent cependant par „nuage”; mais le mot pour „nuage” est *sprin* et non *sprin*, et Schiefner a bien *sprin*; je ne vois pas comment M. C. a pu arriver lui aussi indépendamment à traduire par „nuage”, tout en gardant *sprin* dans son texte. On pourrait multiplier ces exemples. En somme, si la traduction de M. C. donne une idée suffisante du *Subhāṣitaratnanidhi*, le travail critique sur l'ouvrage reste à faire.

Pp. 66—68. Otto KÜMMEL, „Errata”. — M. K. souligne les conséquences de l'article portant ce titre et que, dans le premier numéro de *Artibus Asiae*, M. Salmony et moi-même avons consacré aux sculptures fausses du Musée de Cologne.

Pp. 70—71. Otto KÜMMEL, *Das Bildnis des Kaisers Saga in*

den Berliner Museen. — A propos d'articles récents concernant cette œuvre importante que M. K. a acquise au Japon en 1907.

Dans les comptes rendus, il faut signaler une étude détaillée de R. Otto FRANKE (pp. 82—90) sur R. Garbe, *Die Sāṃkhya-Philosophie* (1917), et les comptes rendus de J. CHARPENTIER (pp. 95—98) sur M. Winternitz, *Die Frau in den indischen Religionen*, 1920, de H. F. E. VISSER (pp. 103—107) sur Leigh Ashton, *An Introduction to the Study of Chinese sculpture*, 1924, et de Walter SIMON sur P. Andreas Eckardt, *Koreanische Konversationsgrammatik mit Lesestücken und Gesprächen*, 1923.

The Young East.

Ce nouveau périodique est publié mensuellement par le The Young East Publishing Office, Hongo, Tōkyō; le prix de l'abonnement annuel pour l'étranger est de 4 *yen*. La revue fait une large part au bouddhisme. Nous avons reçu les n^{os} 1 (juin 1925, pp. 1—34) et 2 (juillet 1925, pp. 35—66). Je relève les informations suivantes.

Pp. 26 et 27 et 38—39: Renseignements sur le prince japonais 高岳 Takaoka qui mourut dans le sud de la péninsule malaise, en 866 semble-t-il (la date de 881 indiquée autrefois par M. Takakusu et que j'avais reproduite d'après lui dans *B.E.F.E.-O.*, IV, 232, doit donc être fausse).

P. 31: Il n'y a pas moins au Japon de 18 chaires de sanscrit ou de pāli.

P. 33: La Société des ingénieurs des constructions navales de Tōkyō vient de publier le 4^e volume, dû à M. Shinji Nishimura, d'une série de monographies sur les anciens bateaux japonais. La conclusion de M. Nishimura est que „les canots de roseaux et les radeaux qui étaient ou sont en usage au Japon, en Corée, en Chine, à Formose, au Tonkin, à Sumatra, en Birmanie, en Perse, en Assyrie,

en Egypte, en Australie, en Tasmanie, au Pérou et en Californie descendent apparemment d'un ancêtre commun, le bateau de papyrus imaginé par les anciens Egyptiens". Il est difficile de se prononcer sur les opinions de M. N. sans avoir vu son livre, mais on sait que des communications anciennes entre l'Océanie et l'Amérique ont été prouvées récemment par M. Rivet, au point de vue linguistique, pour le Sud de la Californie et pour l'extrême Sud de l'Amérique.

Pp. 36—38: Renseignements de M. Takakusu sur les bonzes japonais 金剛三昧 Kongō Sammai et 法道 Hōdō qui seraient allés dans l'Inde au IX^e siècle. Pour Kongō Sammai, le voyage n'est pas douteux, mais l'histoire de Hōdō n'inspire aucune créance. Je note que M. Takakusu a compris comme moi, et non comme l'avait fait antérieurement Chavannes, le texte du *Yeou yang tsa tsou* qui parle de Kongō Sammai (cf. *T'oung Pao*, 1912, 380).

Pp. 61—62: Le prêtre Genmyo Ono a récemment découvert en Corée des livres bouddhiques qu'on ne connaissait pas, en particulier des œuvres écrites par le prêtre chinois „Jimin" qui a séjourné aux Indes de 702 à 719. Elles seront publiées dans la nouvelle édition du *Tripitaka* chinois que dirige M. Takakusu.

P. 65: Madame E. A. Gordon est morte à Kyōto le 27 juin 1925, à l'âge de 74 ans; elle a été incinérée et ses cendres seront enterrées partie sur le Kōyasan au Japon, partie sur la Montagne de Diamant en Corée. Madame Gordon était une grande admiratrice du Japon. Elle avait conçu et réalisé l'idée assez saugrenue de faire ériger sur le Kōyasan une réplique de l'inscription nestorienne de Si-gan-fou. On lui doit en outre plusieurs livres, consacrés surtout aux rapports entre le christianisme et le bouddhisme et qui, quoi qu'en disent nos confrères du *Young East*, ne valent rien.
